

Un 24 Décembre sur un quai de gare, un homme d'une cinquantaine d'années attend assis, les mains dans les poches. Il porte un imperméable beige, un pantalon en toile noir, une moustache, des cheveux bruns mi-longs, et le deuil d'une nouvelle journée passée. L'endroit est désert. Le quidam semble être le seul voyageur en partance pour Pontoise. Des néons électriques aux efforts amoindris par un brouillard épais produisent avec rage une blancheur opaque d'hôpital dans un concert de soupirs prolongés. Au bord de l'immobilité, l'individu tréssaille tout de même de froid tout en crispant ses poings chaque seconde un peu plus fort.

Un second personnage arrive au bout du quai. Il fissure à chaque pas le silence de larges failles, tandis que l'introversion du premier individu s'efface à la vue d'un interlocuteur potentiel. Des yeux gris/vert dans les orbites et une casquette en velours sur le crâne, il s'assoit à son tour, enfournant ses immenses mains gantées dans son duffle-coat. Proche de la cinquantaine, il soupire d'aise une fois installé, croise calmement les jambes et force le respect dû à son âge.

« C'est bizarre, constate le plus jeune, vous n'avez pas la tête de quelqu'un qui va réveillonner...

- Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

- Vous êtes crispé. Vous avez l'air de faire les choses à contrecœur.

- Parce que c'est de votre plein gré que vous attendez le train ?

- Naturellement, sinon je prendrais l'automobile.

- En train ou en voiture, le trajet reste une concession. On en revient toujours à la même chose.

- Sauf qu'en ce moment, il n'est pas question de trajet, mais d'attente. Nuance.

- Ne cherchons pas midi à quatorze heures, voulez-vous ? Quand on attend, c'est rarement pour le plaisir. L'otage de guerre, le joueur remplaçant, le château de sable en construction, l'étudiant avant l'examen, l'enfant la veille de l'anniversaire, l'insecte en quête d'une fenêtre ouverte et enfin l'utilisateur attendant son train, nul n'est à l'abri du

mauvais moment à passer, de la perte de temps, de l'instant gâché. Alors ne venez pas me dire que l'attente d'un train ne vous crispe pas !

- Si je n'aimais pas attendre, je vivrais sur mon lieu de travail.

- Mais vous m'emmerdez à la fin ! J'ai le droit d'être crispé avant d'aller faire la fête sans qu'il y ait le moindre lien entre ces deux états !

- C'est excessivement violent pour un premier contact. Vous en êtes à votre cinquième réplique et vous sortez déjà des grossièretés.

- Vous comptez mes répliques, monsieur ?

- Elles manquent de cohérence.

- Foutez-moi la paix ! »

L'homme au duffle-coat se tourne avec mépris. Le premier se rapproche et murmure sur le ton de la confidence :

« Je suis sûr qu'un indésirable va se joindre à vous.

- N'importe quoi...

- Si ! C'est cet invité douteux qui vous crispe.

- Ecoutez, si les gens prenaient plaisir à prendre le train, ils n'en descendraient pas.

- Juste.

- Nous sommes enfin d'accord ! Il faut fêter ça. Présentons-nous.

- Edouard Dussel.

- André Monsaigne. »

Les deux hommes se serrent la main. La satisfaction se lit dans le regard du premier, tandis que celui du second évoque un compromis compact entre lassitude et soumission.

« Ecoutez, annonce Dussel, puisqu'ayant désormais connaissance de mon projet, vous entrez dans mon cercle de confiance, je vous propose de vous joindre à moi.

- Jeune homme, vos paroles m'échappent. De quoi parlez-vous ?

- Mais du voyage, bien sûr !

- Si ce n'est que ça. Moi qui me voyais passer le réveillon avec vous... De toute façon, nous n'avons guère le choix, à moins de ne pas

monter dans le même wagon... Nous prenons tous les deux la direction de Pontoise pour y retrouver les nôtres.

- Non ! Vous ne saisissez pas !

- Rien du tout.

- Voyons ! Mon projet !

- Monsieur, je me permets de vous demander ce que vous faites dans la vie.

- Je suis chef de rayon en grande surface et j'attends mon train, j'essaie aussi d'apprendre à connaître les autres.

- Je vous crois. Seulement, dans votre magasin, ne vous apprend-on pas que les plus courtes sont souvent les meilleures ? Car figurez-vous, monsieur, que je n'ai toujours pas compris en quoi consistait votre fameux projet et que si vous espérez me faire tourner en bourrique, c'est fait depuis longtemps !

- Je n'oserais pas, s'insurge Dussel en levant les mains, cependant vous disiez qu'en prenant plaisir à voyager, on ne descend pas du véhicule. Aussi je vous invite à voyager avec moi pour l'éternité.

- Etes-vous tombé sur la tête ? D'abord je n'ai pas dit ça. J'ai dit que si les gens prenaient plaisir à prendre le train, ils n'en descendraient pas. Ensuite, je vous signale que tout train a son terminus et que vos collègues de grande surface vont faire une drôle de tête lorsqu'ils comprendront que vous avez prolongé votre congé de Noël.

- Ils sont d'accord. D'ailleurs, ce sont eux qui m'ont poussé à le faire. Quant au terminus, sachez que ce train passe par Pontoise et continue vers l'éternité.

- Vous en tenez une couche ! J'aurais plus de chance de décoller une concierge d'un jeu télévisé que de vous ramener à la raison.

- Allez, en fait, ça n'est pas vrai.

- Tout de même ! Vous voilà plus sage.

- Vous n'êtes pas digne de ma confiance. Je reconnais que je m'étais trompé, aussi je ne vous emmènerai pas dans mon voyage vers l'infini.

- Bon sang ! Vous êtes possédé par le démon, ma parole. Ce train s'arrête à Pontoise, vous n'irez pas plus loin et moi non plus. Maintenant, laissez-moi tranquille. »

Les deux hommes croisent les bras. Chacun se tourne de son côté. Quelques secondes s'écoulent avant que le plus âgé ne se tourne vers son interlocuteur en lançant d'une voix coupable et étouffée par la honte de se prêter au petit jeu :

« En admettant que ce train dépasse Pontoise, comment expliquez-vous que les stations suivantes ne soient pas indiquées ?

- Parce qu'elles n'existent pas.

- Parce qu'elles... ? Bon sang ! Voilà que je me mets à croire à vos salades ! Je ne veux plus vous entendre !

- Pourtant, j'ai réussi à vous faire poser une question sur le sujet en très peu de temps. C'est la preuve que vous vous y intéressez...

- C'est ça ! Mettez-moi au défi de réussir à ne pas en poser une deuxième tant que vous y êtes !

- Pourquoi pas ?

- Tenu. D'autant plus que le train n'est pas pressé d'entrer en gare, votre petit challenge tuera le temps."

Le plus jeune se lève et marche lentement sur le quai, comme pour chercher l'inspiration.

« Supposons que je dise vrai, accepteriez-vous de monter avec moi ?

- Pas de supposition ! Je n'accepte rien sans certitude.

- Justement, êtes-vous certain que ce train s'arrête à Pontoise ?

- Le guichetier me l'a dit. De plus, c'est écrit sur les fiches horaires.

- Pourquoi ne seraient-elles pas fausses ?

- Et le guichetier ?

- Qu'est-ce qui vous dit qu'il ne ment pas ?

- Le bon sens. On ne ment pas à ses clients.

- Sauf quand on leur vent l'éternité. Vous connaissez beaucoup de personnes qui accepteraient un pareil voyage ?

- Vous.

- Moi ? Je suis comme les autres. Je suis tombé dans le panneau. J'ai pris un billet pour Pontoise et me voilà embarqué vers l'infini.

- Je ne vous crois pas. On n'achète pas un billet pour Lyon quand on sait que le train est pour Marseille.

- Je ne l'ai su qu'après.

- Après quoi ?

- Après avoir acheté mon billet. J'ai su aussi pas mal de trucs sur ce qui se passe pendant le voyage. Ça vous intéresse ?

- Non.

- Dommage. Vous auriez su ce qui arrive à ceux qui veulent descendre. Tant pis...

- Tant pis, oui.

- Bien sûr, vous ne me demandez pas comment je sais tout ça.

- Je ne vous le demande pas, car c'est ce que vous attendez.

- Je n'attends rien de plus que le train pour l'infini.

- Infini ou pas, il met bien longtemps... C'est d'autant plus fâcheux, mon ami, que votre présence m'insupporte avec abondance. Je sature !

- Ce train est prévu avec du retard. Faites-vous une raison.

- Du retard ?

- Oui.

- Un retard de combien ?

- Me voilà fort déçu. Vous venez, par votre question, de mettre un terme à notre petit jeu.

- Ma question n'a rien à voir avec vos histoires. Un retard de combien ?

- Je vais vous répondre, mais admettez votre défaite. Vous m'avez posé une question en rapport direct avec mon fameux train.

- Je vais vous en poser une autre : à quoi marchez-vous ?

Héroïne ? Ecstasy ? L.S.D. ?

- C'est bien ce que je pensais. Vous êtes comme les autres. Vous ne me faites pas confiance.

- Mais enfin, comment voulez-vous faire confiance à un bougre d'hurluberlu qui prétend prendre le train pour ne jamais en descendre ? Et d'abord que voulez-vous y faire ?

- Cette fois, ne dites pas que votre question n'est pas liée au sujet qui nous intéresse...

- Soit. Vous avez gagné. Vous êtes rigolo comme tout avec vos histoires et on ne peut pas faire autrement que d'en être curieux, mais pour l'amour du ciel, répondez-moi. Que voulez-vous faire avec ce train ?

- Je vous l'ai déjà dit : gagner l'éternité.

- Mais enfin, pourquoi ?

- Pour fuir cette fête atroce. Savez-vous que Noël est à l'origine la célébration de l'anéantissement des conifères ? Qu'est-ce que c'est, Noël ? La destruction totale d'une espèce végétale, mon cher, totale !

- Et la naissance du Christ ? (Les traits de Monsaigne se relâchent, il rit intérieurement).

- La naissance du Christ n'est qu'une couverture. Le crime est annuel et la détention illicite de sapins de Noël dans les foyers en est la preuve.

- Posséder un sapin chez soi, et qui plus est à la période des fêtes, est tout ce qu'il y a de plus légal !

- Ne riez pas Monsaigne. La prise d'otage de sapin chez les particuliers est le plus gros pied de nez de l'humanité au royaume végétal. Les plus tendres ont parfois pitié du détenu et finissent par l'abattre pour abrégé ses souffrances. Les autres le gardent sans scrupule. Certains poussent même le vice jusqu'à le replanter pour que le malheureux goûte encore son humiliation à la face du ciel. Songez à ce que doit ressentir le végétal, car ni ses cris, ni ses pleurs n'effaceront le souvenir atroce de son séjour chez les hommes. La famille l'arrache à ses racines pour le rabaisser sous terre en lui infligeant honte, souffrance et envie. Et de ripailler, et de s'enlacer, et de rire, la bonne parole aux lèvres en s'aimant sans aucune retenue comme par hasard, le soir où l'arbre est loin des siens. L'horreur atteint son paroxysme à l'ouverture des cadeaux. Au pied du détenu, bien sûr. Comme pour lui rappeler une dernière fois que n'est récompensé que celui qui le mérite : l'homme. Oui, Monsaigne, l'organisation du gang est à ce point parfaite que les cadavres s'entassent sur les trottoirs, au lendemain de la satanique exécution, tel le trophée du chasseur aguerri qui orne

l'entrée de sa demeure d'un crâne ou d'une patte de gibier. Alors ne venez plus me dire que cette fête est celle des chrétiens. »

André Monsaigne a depuis longtemps décroisé les bras. D'abord réticent à l'idée de converser avec ce dément aux explications aussi obscures que sa dégainé, le moustachu prend goût au jeu et dépasse le stade de l'agacement pour pénétrer celui de la curiosité intellectuelle la plus poignante. Jusqu'où ce malade des quais de gare va-t-il aller ? Devant quel argument ce spécialiste de l'incontinence verbale s'arrêtera-t-il ? Comment ce débiteur de sophismes s'y prendra-t-il pour convaincre Monsaigne de le suivre ? Celui-ci se jure de tenir tête au détraqué et de ne pas partir avant de l'avoir poussé à bout.

« Préparez-vous à mon questionnaire, je veux tout savoir.

- Je n'ai rien à vous dire.

- Comment voulez-vous que je vous croie ?

- Suivez-moi.

- Certes, mais en attendant, vous pouvez très bien répondre à mes questions car si, comme vous le prétendez, ce train part pour l'éternité, vous n'aurez aucun mal à m'en parler.

- Que voulez-vous dire ?

- Je vous le répète, je veux tout savoir.

- Suivez-moi et vous saurez tout.

- Ce n'est pas une réponse.

- Vous l'aurez voulu.

- Oh, que oui !

- Je vais tout vous dire.

- J'y compte bien. Et puis ça tombe à pic, je veux tout entendre.

- Vous sentez-vous prêt ?

- Plus que jamais.

- Bien, je vous écoute.

- Comment ? Mais je n'ai rien à vous dire, c'est vous qui...

- C'est moi qui vais répondre à vos questions. Je vous écoute.

- Hum !

- ...

- A moins de tourner en rond, le parcours ne doit-il pas s'achever à un moment ou à un autre ?

- Permettez-moi de vous rappeler que ce train ne tourne pas en rond, il roule pour l'éternité.

- Vous avez réponse à tout avec cette formule !

- J'ai la réponse à vos questions, Monseigneur.

- Bon. L'état du train se doit d'être révisé régulièrement.

Qu'en dites-vous ?

- L'entretien ? Pensez donc ! Avec une telle finalité, pour autant qu'on puisse employer ce terme, c'est une machine à énergie renouvelable qu'on a mise au point.

- Bien sûr... Autre exemple : la nourriture. Si le train ne s'arrête pas, comment les voyageurs se réapprovisionnent-ils en nourriture ?

- Les passagers subissent une opération.

- Une opération ? Je m'attendais à une réponse débile...

- Une opération en montant.

- En montant ?

- Oui, pour que leur organisme se contente de sérapioule.

- Du sérapioule ? »

Monseigneur est perplexe. Avalant sa salive, il ouvre grand les yeux pour montrer qu'il veut en savoir plus.

« Le sérapioule est un liquide vitaminé qui remplace la nourriture. Il contient tout : lipides, protéides, glucides, sels minéraux...

- Je suppose que le sérapioule est renouvelable ?

- Tout à fait. Un convertisseur de gaz se trouve dans la locomotive. Il transforme le carbone en sérapioule.

- Autrement dit, les voyageurs assurent eux-mêmes leur subsistance.

- Vous êtes moins stupide que vous avez l'air. Par contre, pensez à votre moustache.

- Ma moustache ? Qu'est-ce qu'elle a ma moustache ?

- Il faudra la couper.

- Dites tout de suite qu'elle est gênante.



- Il serait stupide de prétendre ne pas en être conscient.
- Monsieur, je ne vous permets pas !
- A votre guise. Sachez seulement qu'avec une telle disgrâce, on ne vous laissera pas monter.
- Ecoutez, ça fait trente ans que je fais ce trajet tous les soirs et je n'ai jamais eu de problème.
- Parce que vous ne preniez pas ce train.
- Même quai, même heure, c'est tout de même étrange...
- Même heure, c'est vite dit ! Consultez votre montre.
- Cornes du diable ! 19h45 ! Un quart d'heure de retard. Et personne sur le quai. Il doit y avoir une raison. Je vais me renseigner.
- Inutile, je peux vous répondre.
- Dussel, j'en ai assez entendu pour ce soir. Entre l'infini et les sapins prisonniers, je ne ris plus. Qu'allez-vous m'apprendre si je vous écoute ? L'identité du père Noël ?
- Le père Noël est un traître. D'accord, il a vendu son âme pour travailler avec les sapins et son geste a peut-être quelque chose d'héroïque. D'accord, il distribue des offrandes en guise de rançon, mais on n'a rien compris, on l'idolâtre et il y a pris goût. Quelle faiblesse ! Il ferait mieux d'expliquer clairement dans quel camp il se trouve. On le prend pour le centre de la fête et on a raison. Le père Noël est un ennemi dangereux qui profite des malentendus. En quelque sorte, un piège à cons.
- Bon, je vous laisse, ma famille m'attend. »

André Monsaigne s'éloigne. Plusieurs questions se bousculent dans son esprit. Si ce type n'est pas ivre, pourquoi la Terre serait-elle ronde ? S'il n'est pas sans domicile fixe, pourquoi la semaine ne comporterait-elle que sept jours ? Enfin, s'il mène une vie stable, pourquoi le rap n'aurait-il aucun rapport avec la musique ? Une idée terrible lui glace le sang. Peut-être étaient-ce là ses derniers instants. Peut-être Edouard Dussel est-il à l'extrême limite de sa patience et de son moral. Une dernière colère contre ce train auquel il n'a pas accès, faute de ne pouvoir en acheter le billet. Une dernière colère contre cette fête qui lui rappelle son sort et l'éloigne de ce qu'on lui montre.

D'ordinaire, on ne parle pas de fête, si bien qu'on croit y avoir droit. En faire étalage prouve au contraire qu'on est loin d'y mettre les pieds.

Pourtant, Edouard Dussel ne bouge pas. Il reste assis à attendre. Le moustachu sourit. Comment cet homme si drôle et imaginaire pourrait-il mettre fin à ses jours ? Il aura voulu tuer l'attente en théâtralisant à l'improviste une hypothèse de fiction. Non, il n'a pas l'intention d'attendre que le froid l'achève sur son siège. Il faudrait vraiment que Dussel la mentionne, cette intention, pour qu'André Monsaigne s'inquiète le moins du monde.

Cinquante mètres plus loin, à l'autre bout du quai, des phrases que personne n'entendra jamais s'échappent d'une bouche agacée par le goût des larmes.

« Je connais la cause du retard, Monsaigne. Le train pour l'infini mettra l'éternité pour arriver à quai. Ceux qui l'attendent ne reviennent pas. »

La voix du condamné s'efface dans la brume avant d'atteindre la silhouette d'André Monsaigne. Certains mystiques pourraient y voir d'invisibles bras tendus vers le dos du voyageur avant que le corps du son ne sombre sans un bruit, Monsaigne s'éloignant, abandonnant à son triste sort l'ombre du sans-abri.